

Discussion¹

Jean François : Je trouve très intéressant ce que tu as dit. Je prends la parole pour dire qu'il y a assez longtemps, j'ai eu une expérience un peu identique et différente aussi, autour de la question du choix, de la désignation ou de la recherche — tu as employé les trois termes différents — du Plus-un ; je crois que chacun apporte des questions un petit peu différentes. C'est un cartel qui s'est constitué il y a assez longtemps, tu y étais Christian. C'est un cartel qui s'était constitué avec un thème, comme vous avez pris vous *Le Temps logique*, et on s'est retrouvé quatre, effectivement. Quatre à chercher un Plus-un. On butait régulièrement sur la question : est-ce qu'on prend un Plus-un topologique — puisque le cartel travaillait sur la lecture du séminaire *Les non-dupes errent* — ou non, on prend un Plus-un qui est un analyste. Il s'est trouvé qu'on a mis six mois, même plus, à « errer » sur ces questions-là. Alors il y a quelque chose qui m'a mis la puce à l'oreille, je ne sais pas si j'ai bien compris mais tu as dit qu'il y avait deux personnes dans ce cartel qui étaient chacune au secrétariat, et deux personnes qui étaient amenées par la question du *Temps logique*... c'est ce que j'ai entendu. Christian pourra compléter, ou infirmer ce que je dis. La petite histoire que je raconte, c'est que la constitution de ce cartel n'a pu se faire qu'à partir du moment où on s'est rendu compte qu'on n'était pas quatre — c'est à dire un plus un plus un plus un — mais on était deux plus deux. On était deux à vouloir un Plus-un dans la topologie et on était deux à vouloir un Plus-un plutôt dans l'analyse. Il y avait une espèce d'effet de miroir, et je crois que c'est à partir du moment où on s'est rendu compte qu'il y avait un effet de miroir, qu'il y avait un « deux plus deux », qu'on a pu passer, comme vous l'avez fait — on n'est pas deux plus deux mais on est trois plus un — et que commence à apparaître la question du Plus-un. Ce qui me semble assez clair dans ce que tu as dit, c'est que la question du Plus-un est portée comme place par la relation sur la question sur laquelle tu as insisté — avec la question que se posent les membres de ton cartel par rapport à la question des cartels dans l'école. Nous on y est passé en sortant du deux plus deux, en passant d'une certaine manière à trois plus un. On ne s'en est pas sorti par le tirage au sort, mais il nous a semblé à ce moment-là, parmi les quatre, qu'il y avait trois plus un, parce qu'il y en avait un, il se trouvait que c'était Christian Centner, qui au départ, avait fait la proposition de travail. Donc on est passé à trois Plus-un, le Plus-un était désigné, il était déjà là, d'une certaine manière. Et après, on a pris cette forme un peu curieuse, on a dit : on se déclare, on a le texte, on avait déjà, comme tu as dit aussi, commencé à travailler. Et on a déclaré le cartel dans l'école en étant trois plus un, en disant : on cherche une quatrième personne, non pas un Plus-un, il était déjà là, mais une

¹ Nous publions la discussion qui a suivi l'intervention de V. Bourseul, la transcription en a été assurée par V. Bourseul et F. Chevrant.

quatrième personne, et la première qui se présente, ça fera quatre plus un. Voilà comment ça s'est passé.

Annie Staricky : Vous avez très bien choisi : un topologue et analyste, il était déjà là, et topologue et analyste.

Jean François : Mais il nous a fallu sortir de cet effet de miroir. Vraiment on s'est posé beaucoup de questions, on n'arrivait pas à s'en sortir. C'est à partir du moment où on a entendu qu'on était deux plus deux, qu'on n'était pas quatre.

Annie Staricky : Je vous poserais bien la question de quelle attente aviez-vous, avec l'exemple que vient de donner Jean. Effectivement vous avez parlé de critères ; comment formuliez-vous votre question dans le cartel tel qu'il était composé, par rapport au Plus-un ? Qui représente à la fois des signifiants, et puis une fonction. Parce que c'est tout à fait étonnant la façon dont vous avez insisté sur les dix refus, le Plus-un en négatif, le Plus-un en creux. Comment concevez-vous un Plus-un dans le cartel ?

Vincent Bourseul : J'ai l'impression qu'on le saura à la fin, je crois, j'ai vraiment l'impression que bout par bout, en reprenant les notes, on a eu au départ des questions assez précises comme de savoir : est-ce qu'il fallait qu'on se mette d'accord sur des critères ou des choses comme ça. Et puis on s'est dit : on va faire avec des noms, à qui on pense, en se disant : ça doit être bien souvent comme ça que ça se passe. Donc on s'est embarqué dans cette solution-là, mais on n'est jamais revenu — parce que du coup la question va se travailler je crois autrement — sur une précision de la procédure d'éclaircissement d'une qualité ou d'un critère du côté du Plus-un ou de ce qu'on aimerait, qu'est-ce qu'on attend que ça nous fasse d'en avoir un. Donc finalement tout ça est resté suspendu, et — enfin c'est l'impression que j'ai maintenant — on s'est laissé faire par les refus, en les prenant pour des effets de Plus-un, peut-être, et du coup on est parti par une autre trajectoire. Si bien que je serais incapable de dire si on a une idée qui pourrait se formuler de qu'est-ce qu'on attend du Plus-un. Pour le moment, on se garde bien d'y répondre. Peut-être parce que c'est, indirectement, tout l'enjeu de ce qui va se déplier et qu'on n'a pas envie de conclure trop vite non plus, en se disant que ça pourrait bien être notre fin que d'aller trop directement vers ça.

Monique Delafont-Brun : J'ai trouvé que vous aviez bien illustré ce que dit Lacan, quand il dit ne rien attendre des personnes mais tout du fonctionnement. J'ai trouvé intéressant que vous n'ayez pas abordé le fait que vous n'étiez pas un cartel, au départ, puisque c'est la structure quatre plus un, et que vous soyez un groupe. Ça, vous ne l'avez pas du tout abordé alors que vous auriez pu dire : puisqu'on n'arrive pas à constituer un cartel tel que Lacan l'a défini, on est un

groupe, avec tous les effets imaginaires des groupes, la question du leader, etc. Au départ, même si vous aviez eu une dizaine de refus (en tant que Plus-un), la question ne s'est pas posée pour vous. Vraiment, dès le départ, c'était déjà un cartel.

Vincent Bourseul : C'est quelque chose qu'on a éclairci récemment, je crois. C'est lié à la façon dont les quatre de départ se sont choisis, c'est deux ou trois points d'articulation un peu spéciaux quand même. C'est que certains se connaissaient et travaillaient déjà ensemble, les autres ne se connaissaient pas du tout. On avait cette double particularité, bizarrement croisée, avec en plus le rattachement au secrétariat aux cartels. Et l'amalgame des quatre a été sur : connaissance de personnes avec l'envie de travailler en cartel, et, envie de travailler en cartel sans connaissance de personnes. Pour moi personnellement, c'est mon premier cartel, alors le souhait de travailler en cartel n'était pas lié à : avec un tel ou un tel. Il était passé par le secrétariat, où se trouvaient des gens qui avaient envie de faire un cartel, puisque cette question de travailler sur les cartels en cartel était en train de gentiment prendre un peu de volume ; assez pour avoir finalement intéressé les trois personnes qui à ce moment-là s'intéressaient au secrétariat, et qui chacune, dans deux cartels différents, se sont trouvées à voir que ça se constituait comme ça. Et la question du groupe, du coup, a été évoquée à un moment, en se disant : non. Non, on va pousser cette histoire au bout, pour savoir ce qu'on doit pouvoir trouver là-dedans de pourquoi ça ne marche pas. C'est que, comment dire, de façon anecdotique, les premiers refus, on s'est dit : bon, tant pis, mais ça n'avait pas du tout l'allure d'une question de travail telle qu'elle pourra apparaître aujourd'hui. C'est quand ça a commencé à nous faire de l'effet sur le mode de : mais enfin, quand même, qu'est-ce qu'on leur a fait pour qu'ils ne veuillent pas, ou quelque chose comme ça, que la saveur a changé. Et là on s'est dit : bon, on ne va pas juste bouter, enfin on ne s'est pas dit ça comme ça, j'exagère un peu mais... Si on le retransforme en travail, ça donne quoi si on pousse l'affaire ? Et là du coup il n'était plus du tout question de se rabattre sur la possibilité du groupe. En se disant : allons voir de l'autre côté, si cartel il y a, comment ça va passer ou pas, qu'est-ce qui va coïncider, quels effets on va recueillir. En se disant : il va y avoir des rebonds, peut-être dans tous les sens, peut-être qu'il y en aura trop, on ne savait pas, il faut qu'on sorte de ce truc.

Annie Staricky : Et quand vous demandiez à quelqu'un d'être le Plus-un, quel était l'objet que vous présentiez de votre cartel ?

Vincent Bourseul : Tel qu'il s'était constitué à ce moment-là, c'est de travailler à partir du *Temps logique* sur la question des cartels. Mais on n'est jamais allé beaucoup plus loin, enfin c'était amplement suffisant, je crois.

Jeanne Drevet : Je voudrais d'abord te remercier, parce que je trouve que vraiment ce que tu nous présentes c'est absolument formidable, au niveau de l'expérience, on entend d'où tu parles, de l'expérience. Et je trouve que ça ouvre toutes ces questions : à quel moment du travail de cartel on peut parler... et ce que tu illustres pour moi, c'est ce désir de la forme a priori. Et on a plutôt l'habitude, enfin moi j'ai plutôt assisté à des comptes rendus de la production d'un cartel, qui fait que dans l'après-coup, on voit que c'était un cartel, et on dit : eh bien voilà, c'était un cartel parce que. Mais ce désir, que vous avez tenu, moi je trouve ça intéressant, on voit ce que c'est, là, qu'un cartel. Pour moi le cartel tient dans cette forme a priori. Et avec toutes les questions que ça ouvre, de tenir cette forme. C'est là où on voit que chez Lacan il y avait quelque chose d'un génie, de poser ça. Je trouve très intéressant parce que souvent c'est dans l'après-coup qu'on dit : alors est-ce qu'on a répondu aux critères de Lacan ? J'exagère un peu mais il y a un peu de ça. Alors que là, vraiment, on voit défiler l'effet cartel en soi. Parce que voilà : ça n'est peut-être que ça, mais c'est tout ça, le cartel. Avec toutes les questions que ça ouvre du coup, avec l'effet groupe, tout ça... enfin on veut tout le temps savoir, pour le coup. Je trouve ça formidable, vraiment.

Annie Staricky : La forme a priori, mais Lacan a dit trois ou quatre, il n'a pas dit quatre absolument.

Jeanne Drevet : Mais enfin, ce n'est pas le contenu de l'interrogation qui compte pour moi. C'est l'effet que ça fait.

Annie Staricky : Le questionnement quand même, l'histoire de retourner au trois ou au quatre, je trouve que là il y a une question à reprendre dans le sens où la forme a priori, comme le formule Jeanne, ce n'est pas forcément quatre.

Jeanne Drevet : Ce qu'on entend dans la question du Plus-un, je trouve que c'est quand même le nombre, c'est l'appel à l'étrangeté, à l'étranger, à du dehors, le truc de quatre. Il me semble qu'il y a aussi cette question-là. C'est : est-ce qu'on reste entre nous ? Du coup ça pose la question : qu'est-ce que c'est que le Plus-un ? Est-ce qu'on peut le trouver dedans, ou est-ce qu'il faut qu'il soit dehors ?

Jean François : Jeanne, serais-tu d'accord pour dire, me semble-t-il, que ce que tu appelles la forme a priori, ce n'est pas à entendre du côté du chiffrage — trois ou quatre ou cinq — c'est du côté de la place vide.

Jeanne Drevet : Oui, mais de la forme. Enfin, où est-ce qu'on va dire, déjà : sous quelle forme on travaille ? Ça n'est nulle part ailleurs que dans les cartels, ou dans l'École. Je veux dire que sinon, les groupes de travail, ça n'interroge pas cette forme. C'est cette interrogation-là qui est essentielle pour moi.

Vincent Bourseul : La forme a priori, je ne l'avais pas pensé comme ça, mais il y avait dès le départ, et pour chacun à sa façon, le souhait ou le désir de travailler en cartel. Là, il y a la forme a priori, d'autant plus quand on n'en a jamais fait. Maintenant, elle est un peu entamée, la forme a priori. Mais ça demeure quand même : comment c'est, comment ça marche, qu'est-ce qu'il faut faire... Que des trucs à imaginer ou à lire, de qu'est-ce qu'il faudrait faire ou qu'il faudrait ne pas faire. On avait tous ces moments où la question est revenue aussi très souvent : est-ce que finalement on en est un ou pas ? Est-ce qu'il s'y passe des choses qui font penser que ça relève d'un travail où quelque chose d'analytique se produit ou pas ? Est-ce que ça apparaît sous la forme qu'on imaginait que ça allait apparaître ou pas ? Et tout ça, toujours à partir — je pense — de l'a priori comme visée.

Florence Chevrant : Mais est-ce que ce n'est pas cette question qui vous tenait, qui faisait fonction de Plus-un, déjà ? C'est ce que dit Jeanne, quoi.

Jean François : Ce que j'entends très bien dans ce que tu nous as dit, c'est une question, un travail sur une question, et l'adresse de cette question.

Bertrand-François Gérard : Une question stupide, qui me prend la tête : dans *Le temps logique*, combien sont-ils ? (*rires*).

Vincent Bourseul : Ils sont trois, plus le directeur de la prison.

Bertrand-François Gérard : Et quel est le Plus-un ? C'est parce qu'il y a une adresse.

Vincent Bourseul : On a bien senti que le texte nous avait choppés. (*rires*).

Annie Staricky : C'est exactement ça ! C'est le retour d'un effet de vérité interne à votre question, finalement. Je voudrais savoir aussi si dans les refus — parce que ça, c'est le côté École, ça n'est pas anodin parce qu'on a souvent dit qu'il y avait difficulté d'inscription des cartels dans l'École — dans les messages qui vous ont été adressés accompagnant les refus, vous avez pu repérer s'il y avait des signifiants qui se profilaient par là ? Si c'était qu'on n'avait pas le temps, ce qui n'est pas une réponse d'ailleurs, quels signifiants se sont profilés dans la liste des dix refus ?

Vincent Bourseul : Je crois qu'il n'y a eu que des bonnes réponses, même négatives (*rires*), mais on n'a pas du tout recensé. Je me souviens qu'il y a eu quelques fois, ce n'est sûrement pas à chaque fois, le fait que les gens sont très pris, très occupés, ce qui est vrai aussi, mathématiquement, mécaniquement,

mais qui nous invitait à le prendre pour ce que ça disait, ou ce que ça ne disait pas : c'est que c'était non. On a surtout retenu que c'était non. L'argument, ou ce qui pouvait être dit avec ce non-là, j'ai l'impression qu'on l'a abandonné à celui qui nous l'avait dit, on l'a laissé là où il était. Nous, on avait notre réponse, c'était que non. Ce Plus-un-là possible nous dit non, alors, que ce soit pour x raisons ou une raison y, on ne s'est pas occupé du x et du y, du tout. Je serais bien incapable même dans ma tête de m'en faire la liste, et je ne crois pas qu'on les ait tellement partagés non plus, en fonction de qui ramenait ces réponses. La réponse, c'était non. Enfin c'est-à-dire, comme on s'est un peu habitué aussi à un moment... (*rires*). Comme ça s'est accumulé, je crois que tout le monde a répondu presque exactement la même chose, pour ainsi dire, c'est devenu une seule réponse. C'est pour ça qu'à un moment donné ces dix refus sont devenus **une** réponse, dix fois répétée et que finalement on est allé chercher dix fois. Mais on aurait pu se contenter d'une — rétrospectivement on peut se dire ça, mais enfin on ne l'aurait pas fait comme ça — mais finalement on a eu dix fois notre réponse.

Annie Staricky : Ça aurait été intéressant en poursuivant, finalement, de faire un échantillon plus grand... (*rires*).

Vincent Bourseul : En double aveugle ?!

Annie Staricky : Parce que ça touche la position dans l'École par rapport aux cartels. Parce que non seulement il y avait quand même un peu de difficulté — quoique je trouve que tout le travail qui est fait, magnifiquement, ces dernières années, c'est très bien — mais s'il y a un point qui fait résistance et qu'on n'a jamais bien éclairé d'ailleurs, concernant l'inscription en cartel... vous vous rendez compte, vous, non seulement vous proposez un cartel, mais vous proposez un cartel sur le cartel. Alors ça ne peut que renforcer l'éventuelle résistance à la question.

Jean François : Je voulais te demander, je reviens à ce que je disais tout à l'heure parce que c'est ça qui m'a frappé. Tu as employé à la fois, à propos du Plus-un, le terme de choix — alors ça c'est le terme canonique lacanien : le choix du Plus-un — tu as parlé de recherche du Plus-un, et puis après tu as parlé de désignation. Ces trois termes-là, sont-ils apparus logiquement, dans un certain temps ?

Vincent Bourseul : Je crois qu'au début il y avait choix, enfin pour moi je le dirais comme ça. Il y avait choix, parce que c'est comme ça que c'est écrit, si on prend les textes qui parlent des cartels. Après, quand ça s'est avéré plus compliqué que prévu, est apparu pour nous qu'on était en recherche, et je crois que c'est à ce moment-là que ce signifiant-là est venu. Et après, quand la

question de faire entre nous quatre est venue et avec elle celle du tirage au sort, et qu'on s'est dit : eh bien non, ce n'est pas possible, ce n'est pas une bonne façon, alors on est allé voir qui disait quoi là-dessus. Puis quand on a eu la question de Souris à Lacan là-dessus et la réponse, on s'est dit : alors il faut qu'on fasse autrement, et puis finalement on y est revenu. Et là du coup la recherche s'est transformée en désignation par le sort. Je crois que ça s'est passé comme ça : choix, recherche, et désignation.

Danielle Nouaille : Une des difficultés du cartel, ne tient-elle pas aussi à la durée, à la temporalité ? Tu as dit : au bout de 6 mois, nous n'avions plus le choix, comme les prisonniers. En plus, vous avez choisi le texte du *Temps logique*. Donc est-ce qu'il n'y a pas, de façon inconsciente peut-être, cette dimension de la temporalité qui ressurgit dans la recherche du Plus-un, et en même temps, dans la difficulté de ce que peut être un cartel par rapport à un groupe de travail. Dans le groupe de travail la question de la durée ne se pose pas. Les prisonniers, ce qui les fait se décider, c'est qu'ils n'ont plus le choix...

Vincent Bourseul : ... et qu'ils doivent décider quelque chose, enfin ils doivent se décider.

Danielle Nouaille : Parce que, en principe, la durée du cartel c'est deux ans. Et ce n'est peut-être pas pour rien que Lacan a introduit cette dimension du temps dans le travail. C'est une des deux formations d'école, la passe et le cartel, donc est-ce que ça n'a pas eu un sens dans votre quête du Plus-un ?

Vincent Bourseul : Sûrement. C'est ce que je disais dans le texte, il y a eu le moment où on s'est dit qu'on n'avait plus le choix, il fallait qu'on se décide. Et finalement — après avoir exploré pas mal, après s'être dit : on continue à demander, ne nous arrêtons pas, pour essayer de donner sa chance à tous les événements qui au départ se présentaient comme des événements pas très heureux — si on ne leur avait pas donné leur chance, on ne les aurait pas transformés en élément de travail. Il y a un peu ce mouvement-là, qui je pense est un peu nourri par l'idée, peut-être, du cartel a priori, de donner sa chance à ce qui va se présenter. Parce que la première fois où l'on s'est dit : c'est un refus, on s'est en même temps dit : on ne peut pas juste le prendre comme ça. Sinon on s'arrête et puis au revoir. Donc il va falloir essayer de faire que ce refus nous dise quelque chose, donc on donne sa chance à cet événement qui se présente négativement. Et c'est vrai que ça, parce qu'on visait le cartel, articulé aux prisonniers — qu'on avait dans un premier temps, en tous cas les premiers mois, largement rebattu, les ronds noirs, les ronds blancs, on y était venus et revenus sans arrêt, enfin l'effet du texte qui avale le lecteur — on se disait : bon, ça suffit. Ça aurait pu apparaître comme une espèce d'épuisement, ou lassitude d'attendre, et il fallait donc se décider de quelque chose, en se disant : on verra

bien, on donnera leur chance aussi à tous les évènements que ça va produire d'avoir procédé comme ça. En se disant : advienne que pourra, mais ce qui va venir on va en faire quelque chose. En se disant : parce qu'un cartel, ça doit faire quelque chose de ce genre de chose.

Gisèle Sabatier : Ce que tu dis bien, c'est qu'il y a eu à un moment donné justement un franchissement. Un franchissement parce qu'avec le texte de Lacan qui disait par rapport au cartel : on ne tire pas au sort le Plus-un —c'est très clair, dans sa réponse — et là, ça ne nous a pas tellement arrêtés. On a lu le texte, et là il y a eu un franchissement, me semble-t-il.

Vincent Bourseul : Oui, et puis ça s'est fait, le tirage au sort, finalement. Un jour on a repris une séance de travail, et dans les trente secondes, on avait écrit les noms sur les papiers : c'est aujourd'hui : clac, ça tombe, on le fait. On avait passé et repassé l'affaire, et on s'est dit : tant pis, on va se laisser attraper par ce qui se passe, il sera toujours temps de regarder après par où on est passé, si on peut. Et donc voilà, au bout de 6 mois, pile en plus, date à date, on a démarré un 25 novembre, on a tiré au sort le 26 mai. Et ce jour-là ça a été très rapide, c'est la première chose qu'on a faite en se réunissant. Et puis on n'en a plus reparlé. Voilà, on est sorti du... peut-être pas de la prison, mais en tous cas il y a eu un moment de précipitation, où là pour le coup, le texte faisait complètement écho à ce qui se passait. On s'est précipité, et, allons-y, il faut bien y aller.

Et cette chose, je crois, s'est reproduite après, sur ce qui amène à la présentation d'aujourd'hui. Parce que finalement la question des cartels dans l'École qui nous intéresse au secrétariat y a été pour une part, importante je crois, dans l'idée de se dire : et si on parlait de ça. Puisque finalement dans ce cartel, si aujourd'hui il n'y a plus que moi des quatre à être au secrétariat, je suis toujours avec au moins deux autres personnes qui y étaient juste avant. Donc toujours avec cette attention, ou cet intérêt, où ce truc se maintient. C'était quand même une expérience, et une période de travail où on avait dû passer par des choses qui paraissaient utiles à être exposées, pour voir qu'est-ce que ça fait, encore, donnons cette chance à ça. Et là aussi, on s'est d'abord dit qu'on n'était pas prêt, et puis on s'est aussi dit : mais, qu'est-ce que c'est qu'être prêt, pour le cartel, etc. Et puis finalement, d'avoir un peu repris des éléments de cette histoire-là, à partir d'un bout de texte écrit et soumis entre nous, quelque chose s'est à nouveau, je pourrais dire, reprécipité sur : eh bien oui alors, il faut présenter, c'est bien.

Bertrand-François Gérard : Ce que je découvre, dans ce que vous dites, c'est que ça relie, à propos du cartel, avant le travail, à un acte. Faire cartel, c'est poser un acte à un moment donné de votre travail. C'est ça que je reçois. Et là ça dépasse la question de la forme, c'est-à-dire que la forme, seule, ne suffit pas. « On va faire cartel ». C'est ça que je suis en train d'attraper. Et qu'il y faut un acte. Je

veux dire, cette dimension de cartel ne comporte pas seulement un Plus-un, mais un acte. C'est ce qui s'est joué dans votre question. Et ça, je le découvre.

Laurence Brisbarre : Est-ce que tu peux nous dire quelque chose — peut-être que j'ai mal entendu — de ce choix du texte ? Parce qu'il me semble qu'il y a quelque chose qui s'est croisé entre le fait de faire cartel, enfin de décider de faire cartel, et ce choix de texte. Comment ça s'est fait ? Tu en as dit quelque chose, peut-être ?

Vincent Bourseul : Le texte en fait était déjà pressenti pour les personnes qui étaient au secrétariat aux cartels, comme un texte qui devait être drôlement intéressant pour qui s'intéresse aux cartels et qui aurait envie de faire des cartels sur la question des cartels. Enfin quelque chose comme ça. Un texte sur lequel miser, en quelque sorte, pour le mettre au travail. Et pour le cartel dont moi j'ai parlé là, il y avait donc cette donnée de départ qu'on aimerait faire cartel et qu'il y a ce texte, possible, mais pas unique. Il a été tout de suite dit qu'on pouvait partir sur complètement autre chose, si les autres qui allaient venir pour faire cartel avaient envie de ne pas du tout travailler là-dessus, mais c'était une espèce d'offre, finalement. Si bien que le secrétariat aux cartels, par les personnes qui l'occupaient, a fait que le choix du texte était une offre de travail en provenance de l'École, presque. Et ça, ça a été une ligne assez forte, je pense, et qu'on n'a pas fini de démêler. Parce que c'est comme ça que dès le départ, il y avait le texte du *Temps logique*, mais il y avait la question des cartels en tant que question d'École aussi, et pas seulement la question des cartels pour un cartel qui voudrait travailler sur les cartels. Et tous se sont redoublés, et croisés, pour finalement devenir la question de notre cartel, mais qui n'est qu'un composite de ces au moins deux ou trois questions-là : question d'École, question du secrétariat, etc. Et du coup, l'offre a été acceptée, enfin moi je ne venais pas du secrétariat, et quand on m'a dit : il y a ce texte, sur lequel on aimerait bien travailler, spontanément — j'ai retrouvé ça dans mes notes après — je m'étais dit : ah ! oui, oui ! Comme ce sera le premier cartel en plus, raison de plus pour faire un cartel sur les cartels avec un texte qui m'avait l'air tellement bien pour travailler sur les cartels. Tout ça se plie, c'est de la pâte feuilletée.

Jeanne Drevet : J'associe avec un texte d'Yves Bonnefoy, qui s'appelle *Raturer outre*, et qui est la contrainte qu'il s'est donnée, a priori. Il parle de ce que ça lui a apporté comme liberté, enfin comme questions qui se sont ouvertes finalement vers la sortie. Ça me fait vraiment penser à ça, *Raturer outre*, comme si on consentait à s'assujettir.

Fanny Emilie Jeandel : Ça me fait penser à Perec, qui dans son écriture se donne des contraintes, et c'est ça qui va produire, créer quelque chose.

Jeanne Drevet : Finalement l'invention qui va arriver, ce que dit Perec, on lit le texte, mais on passe outre, enfin ça m'a fait penser à ce titre : Raturer outre, qui est complètement illustré par rapport à la contrainte initiale qui est le texte, vers lequel vous allez, pour complètement le franchir.

Gisèle Sabatier : C'est-à-dire que Lacan dit bien que, de toute façon, pour autre chose, dans d'autres formations d'école on peut tirer au sort, mais pour le cartel on n'a pas à tirer au sort. Et ça, on n'en a même pas discuté, on l'a lu, on le savait, et quand même on a tiré au sort.

Jean François : Où dit-il ça ?

Gisèle Sabatier : C'est la réponse à Soury, dans la *Dissolution*.

Vincent Bourseul : C'est page 19, dans la version *Ornicar* ? n°20-21. Ce qui est écrit, c'est : « Je ne vois pas pourquoi j'aurais des objections à ce qu'il se forme des cartels de la Cause freudienne au Québec, je précise à la seule condition qu'on le notifiera au courrier de la dite Cause. Le Plus-un est-il tiré au sort, me demande Pierre Soury, à qui je réponds que non. Les quatre qui s'associent le choisissent. » Et après, ça passe à autre chose. Et dans les *Carnets*, le numéro 2 reprend tout ça.

Jean François : Soury dit des choses très intéressantes sur la parole, la parole dans le petit groupe, la parole dans le cartel, la fonction de la parole. Je ne sais plus où c'est.

Frédérique Ghozlan : Peut-être articuler ce que tu viens de dire avec la question de Gisèle... c'était de me dire, tout d'un coup, dans les deux formations d'école, les cartels, la passe ... quand on entend les signifiants : désignation, tirage au sort, il y a quelque chose qui effectivement, quand on est au Collège de la passe, fait penser au cartel de passe et au tirage au sort. Du coup, c'est la question du désir qui est posée, et je me dis que ce franchissement que vous avez eu, et qui est tout à fait intéressant aussi comme acte, ça m'intéresse sur qu'est ce qui est pris dans un discours d'école concernant la passe et qu'est ce qui se produit là. Je suis en train de penser à la lettre d'Henry Ey qui écrit à Lacan, qui dit ceci : vous allez avoir des élèves libres. Eh bien là, on vient d'entendre un temps de liberté, de ceux qui sont peut-être des élèves qui se réfèrent au texte, mais qui sont capables de le faire entrer dans un discours d'école. Voilà ce que j'ai envie de dire. C'est en tout cas l'effet que je viens d'avoir.

Vincent Bourseul : Sur les actes... on s'est d'abord posé les questions par rapport à la forme, et puis il me semble que très vite est apparu que ce qu'on allait pouvoir faire de ce qu'il était entendu que l'on pouvait faire ou de ce qu'on allait

inventer, allait mettre à l'épreuve notre désir de faire cartel et de travailler ainsi. C'est vrai que ça c'est confirmé un peu plus à chaque fois que quelque chose comme une espèce d'étape s'est faite. Alors le franchissement du tirage au sort a été un moment plus spécial que les autres. Il y avait aussi une donnée de temps, j'y pense maintenant. On arrivait au mois de mai, et on savait que juillet et août on n'allait pas faire beaucoup de rencontres, on ne peut pas se retrouver à la rentrée de septembre et être encore là-dessus. Il y avait aussi cette idée que le temps qui passe de l'année qui s'écoule, on peut peut-être, même maladroitement, en faire un argument pour se dire : décidons-nous.

Sur les actes, on s'est posé des questions là-dessus quand a émergé l'idée de pouvoir raconter quelque chose de ça. Parce que très vite on s'est dit qu'un jour on en parlera, c'est obligé, il faudrait qu'on arrive à pouvoir en dire un peu quelque chose. Et en même temps, ce sur quoi on va finalement travailler ensemble, et ce sur quoi chacun va peut-être dégager un objet spécifique, ce n'est pas encore tout à fait précisé, ça ne fait qu'un an que le travail est lancé. L'offre du secrétariat, des réunions, s'est trouvée peut-être redoublée du fait que j'y sois avec Florence, en se disant : il y a cette réunion à Nîmes, c'est peut-être trop tôt, et si on mettait ça au travail aussi : qu'est-ce que ça veut dire trop tôt ? Il y a bien un bout de quelque chose... Et en même temps, que l'offre de l'école à prendre la parole ou un temps là-dessus ne soit pas brutale pour le mouvement du cartel qui a son temps à lui. Cela ne l'empêche pas de poser des actes, aussi nets que ceux que l'on pourrait espérer en les lui demandant et en attendant sur le champ la réponse. Et qu'il faut cette drôle de souplesse. On interroge régulièrement des gens qui sont en cartel : « Quand est-ce que vous parlez ? » Du coup, j'avais un peu ça en tête en me disant « Et si moi je disais quelque chose là-dessus ? » Parce que souvent on se dit « on n'est pas prêt ». Enfin... c'est souvent les réponses qu'on croise : « un peu plus tard... ».

Et finalement les cartels se renouvellent beaucoup dans l'école, le Répertoire prochain en témoigne largement. C'est incroyable le nombre de cartels à se constituer, à se renouveler entre un Répertoire et le suivant, c'est très vivant. À part les mois d'été, il y en a un par mois à se mettre en marche. Sachant cela, ça renforçait aussi notre truc : « alors pourquoi nous on n'a pas trouvé ? ». C'est vrai que le moment où étant dans le cartel, je me suis dit que j'allais pousser un peu dans le cartel à ce qu'on soit prêt à dire quelque chose, a buté sur le fait que ce n'est pas comme ça que ça se passe pour un cartel pour qu'il soit prêt à se décider. Ça, c'était intéressant aussi. Plus ma fonction de secrétariat aux cartels. On en parlait en dehors des rencontres du cartel, quand on se voyait autrement, « est-ce qu'on a quelque chose à dire ? » « Oui, d'accord... et puis non », avec une franche hésitation, quelque chose qui était possiblement en train de mûrir ou de progresser. Mais dans les séances de travail du cartel, c'est pas du tout possible de le prendre comme ça, en se disant : Allons-y. Non, ce n'est pas le

temps, ce n'est pas le temps. C'est aussi en se disant « ce n'est pas le moment » que du coup, deux jours plus tard, ça l'était. Mais ça ne l'était pas deux jours avant. Et ça, sur la question de quand est-ce que l'acte arrive ou pas, eh bien il a son temps. Une division personnelle, c'est qu'en tant que secrétaire aux cartels que je me disais « Quand même c'est chiant, on va avoir personne pour la réunion de Nîmes » et en même temps en tant que cartellisant je me disais « Ah non, on n'est pas prêt, on n'est pas prêt » et puis huit jours après, eh bien si, c'est bon ...

Jean François : Je trouve que ce qui est vraiment très intéressant et passionnant dans ce que tu dis, c'est qu'on entend bien une division entre le temps chronologique et le temps logique.

Vincent Bourseul : Ça se machine bizarrement. Avec une vraie surprise que j'ai repérée hier, c'est qu'en écrivant, j'ai eu un mal de chien à respecter la concordance des temps. Ça s'est sûrement entendu un peu (*rires*). Parce que c'était vraiment très compliqué. Ce n'est pas là-dessus que je peine le plus d'habitude quand j'écris, mais là c'était impossible d'y revenir, parce qu'il y a des paragraphes qui ne pouvaient pas être que au présent pour rendre compte de ce qui s'était passé dans ce moment-là du cartel, et ils ne pouvaient pas être mis au passé. Les morceaux du texte où il s'agit moins de ce que le cartel a vécu et plus du regard qu'on peut poser dessus, à un autre moment ou de l'extérieur, là c'est possible de rebidouiller du passé, du passé-composé, etc. Mais il y a ces moments où ça ne peut qu'être du présent. Résultat, ça fait un texte qui, en termes de français, est biscornu, mauvais, pas juste...

Jean François : Il faut se faire à la discordance des temps.

Vincent Bourseul : C'est compliqué...

Florence Chevrant : Ce que tu soulignes de la division du temps chronologique et du temps logique, c'est quand même ça qui est vécu de la place de secrétaire aux cartels tout le temps. Et c'est comme ça aussi, que Jean François nous avait lancé l'idée de laisser reposer la question « Comment on organise les cartels dans l'école ? » sur laquelle on a planché une année, et de la prendre par un autre biais, celui du texte du *Temps logique*, pour attraper les choses différemment, à propos de cartel et École. Donc c'est comme ça qu'est née cette idée de travailler sur *Le temps logique*, ce pas-de-côté que proposait Jean François, par rapport à : « Bon, on fait un Portant, il nous manque le Portant, il est si bien ».

Vincent Bourseul : Oui... et puis c'était aussi de mettre à l'épreuve cette idée de « À quel moment il est opportun de prendre la parole ? ». Ça aussi c'est très compliqué, parce que la question de la présentation, à un moment où on s'était

dit « on n'est pas trop prêt », ça m'avait fait une espèce de soulagement, en me disant : comme ça on ne prendra pas de risque sur ce que ça va faire sur le cartel que de raconter ça du cartel. Il y avait cette idée que ça allait agir forcément dessus. Alors est-ce qu'on peut prendre le risque de le faire au début, trop tôt par rapport à la vie du cartel ? Et là aussi — alors il faut peut-être pas faire ça à chaque fois — quand on a fini par se dire que c'est possible d'aller en dire quelque chose, à partir d'un bout de texte que j'avais fait passer dans le cartel, c'est moi de mon côté qui me suis dit : « est-ce que tu es sûr de prendre ce risque-là, même si c'est possible, semble-t-il, par rapport au temps de travail où on est, de quand même l'ouvrir là-dessus, en sachant que même si les autres sont d'accord, on va quand même là aussi être dans un moment d'un certain type de franchissement de quelque chose. Pour le coup, c'est un peu aussi la précipitation qui a valu pour de vrai, là l'agenda chronologique a recroisé un peu un autre temps, la date arrivait. Finalement, à l'intérieur du cartel, rien ne s'opposait à ce que quelque chose soit dit. Tout à l'heure dans le texte, j'ai dit que tout le monde était d'accord, mais je crois que c'est plus juste de dire que personne n'était pas d'accord. C'est plutôt comme ça que ça se pose, en tout cas pour mon expérience. Après il y avait, bêtement, le moment où j'ai fini par hésiter en dernier moment, le timing du courrier, pour le 20 du mois d'avant, où au bout d'un moment ça aussi ça doit trancher. Mais ce n'était pas possible que ce soit ça qui décide, pour préserver le moment de travail. Parce qu'on aurait eu une réticence ou l'envie d'attendre un peu, on aurait attendu et on aurait parlé d'autre chose aujourd'hui. Tout ça peut se faire concurrence à un moment, ou du moins rentre dans un champ...

Florence Chevrant : Cela touche vraiment cette articulation justement cartel-École. L'offre, comment ça peut fonctionner, et comment ça peut être saisi, à quel temps, qu'est-ce que cela suscite, qu'est-ce que cela ne suscite pas. Je sais que de notre côté, je travaille en groupe de travail, et je me suis dit : tiens ça va être l'occasion. On n'a jamais encore — à part la présentation de Bernard de Goeje — eu un groupe de travail de quatre ou cinq personnes, qui pourraient très bien se constituer en cartel mais non, c'est un groupe de travail. Je me suis dit : si on lançait cette idée que pour une fois, on fasse un break dans la lecture du séminaire et qu'on repense à nos questions. Cela a eu un effet, qui s'est un peu arrêté du fait que Vincent était en route, mais ça a eu un effet. La question c'est ça : forcément, il y a des personnes qui portent cette responsabilité (du secrétariat), mais de fait on sait très bien que si quelqu'un porte la responsabilité, ça décharge les autres aussi. Et c'est vrai que de cette place-là, un peu comme Vincent, je me suis trouvée conviée, cette offre du coup était plus présente, plus active pour moi, dans ce groupe de travail, ça a aussi sollicité quelque chose. Je me dis, bon c'est le principe, on sait bien, on a tous plein de choses, mais cette question des temps à ménager, à proposer, ce n'est pas du tout évident. On s'est dit : on propose quatre temps, mais on ne sait pas du tout ce qu'il va y avoir dans

ces quatre temps. Et si on ne les propose pas, il n'y a pas de possibilité. Si on les propose... comment faire en sorte que chacun se sente concerné ? Et c'était un petit peu ton idée aussi devant cette réunion où il n'y avait pas d'intervenants, de laisser vraiment ouvert et de dire : on attend les interventions, les propositions... les idées.

Vincent Bourseul : C'est une question. C'est vrai que le fait d'être au secrétariat a redoublé ça en tant que cartellisant, d'avoir entendu des gens dans des cartels dire « ce n'est pas le moment », « il nous faut plus de temps », « on n'est pas prêt », « je préférerais avancer davantage » ... En ayant l'impression du côté du secrétariat de se dire : mais non, il n'y a pas un bon moment, il y a un moment où on ouvre sur le travail et quelqu'un peut prendre la parole sur le travail là où il en est, tant pis, tant mieux, avec toute la difficulté que cela peut représenter ou les inquiétudes etc. Cela ne met pas forcément en péril le travail en cours, même si ça demande à... C'est vrai que ça devient une espèce de motivation plus vive du fait d'être au secrétariat, avec à certains moments, l'idée même de se dire que le cartel pourrait être plus libre si plus personne dedans n'était lié au secrétariat aux cartels. Et ça aussi, quand ça interviendra, ça produira quelque chose sûrement, parce que ça n'y est pas pour rien. C'est compliqué de savoir à quelle hauteur ça y est pour quelque chose et ce que ça fait précisément, mais ça n'y est pas pour rien. Si je n'avais pas été avec Florence au secrétariat, je suis sûr que... ça n'aurait pas pris ce chemin-là.

Annie Staricky : Il y a combien de cartels dans l'École aujourd'hui ?

Florence Chevrant : Dans le Répertoire qui sort, dix-sept cartels et onze groupes de travail.

Vincent Bourseul : Dont au moins treize nouveaux

Annie Staricky : Qui se sont déclarés sur quelle période de temps ?

Vincent Bourseul : Depuis le dernier Répertoire, donc depuis deux ans. Et les derniers mois il y en a eu beaucoup.

Jean François : Moi, je trouve que ce dont tu parles à propos du secrétariat, ça maintient la question de ce qui est posé par l'École, et en même temps, on en avait parlé avec Florence, c'est une position extrêmement difficile, la position du secrétariat aux cartels. Moi je me souviens, je viens d'une École, l'ECF, où c'était l'administration des cartels, c'était organisé. Cela m'a permis de travailler, beaucoup. Mais à un moment, je n'ai plus pu le tenir. Je me souviens qu'il y avait dans les textes de l'École lacanienne, un petit texte sur le cartel, c'était l'expression : le cartel ne s'administre pas. Je trouvais que c'était un terme qui

était très important. C'est-à-dire, de trouver un compromis, le terme d'offre. Il y a une offre à maintenir, à poser. C'est toujours cette question : on suscite les cartels, et en même temps il y a des contraintes d'organisation, de temps, de lieu. Mais c'est aussi aux cartels, à des membres du cartel, de dire quand ils peuvent intervenir, quand ils ne peuvent pas. En même temps il faut aussi que le cartel — c'est ce que tu disais — puisse dire : non, ce n'est pas le moment. Et peut-être que de dire : non, ce n'est pas le moment, ça va faire que dans une semaine ou dans un mois ou dans six mois ça sera le moment. Il faut maintenir l'offre, et cette question.

Jeanne Drevet : De votre place de secrétariat, enfin, est-ce qu'il y a du désir d'école ?

Florence Chevrant : Mais c'est quoi, désir d'école ? (*rires*) Ce que je dirais... la question s'était posée dans les termes que, à un moment donné, la passe faisait de l'ombre au travail des membres, d'où l'idée : on n'a pas structuré ce qu'il en est des cartels comme on a fait pour la passe. J'ai ressenti assez vite une réticence pour cette histoire de Portant, enfin de la place où j'étais avec Françoise Samson, et l'idée qu'au contraire, parce qu'il y a la passe, on peut d'autant plus laisser libre cette manière de fonctionner autour des cartels. C'est ça que j'appellerais désir d'école. C'est insufflé par ce qui... se passe.

Jeanne Drevet : Je trouvais que de l'articulation que tu fais entre ces deux places, il y a quelque chose d'un désir, qui viendrait de ta place au secrétariat, qui a fait que tu as parlé aujourd'hui. Je ne crois pas que ce soit l'administration dont parlait Jean.

Jacqueline Mathieu : Tu as parlé d'administrer, dans notre expérience provençale de l'époque², tu dirais Jean que cette affaire de cartel organisateur, c'était : administrer les cartels ?

Jean François : Je suis très divisé là-dessus. J'en ai parlé plusieurs fois, moi j'ai appris à travailler comme ça.

Jacqueline Mathieu : Oui, moi aussi

Jean François : Ça m'a beaucoup apporté. Et à un moment je me suis dit : c'est trop organisé, c'est trop administré.

Jacqueline Mathieu : Ça s'appelait le cartel organisateur

² Il s'agit de la période de réorganisation après que plusieurs d'entre nous eurent quitté l'ECF (précision de Jacqueline Mathieu).

Jean François : Il y avait un cartel qui était lié à un séminaire, qui s'appelait cartel organisateur.

Jacqueline Mathieu : Il y avait un cartel organisateur qui portait la critique sur les textes des cartellisant qui voulaient intervenir au séminaire.

Jean François : Il y a quelque chose que je voudrais questionner, c'est le lien, ou la différence — moi aussi j'ai appris comme ça à travailler en cartel, dans un séminaire. Et au début, ça me paraissait évident. Après, ça m'est paru beaucoup moins évident. C'est-à-dire qu'il y a des manières de travailler dans un séminaire : on peut travailler seul, ou bien on peut travailler dans un séminaire, ou bien on peut travailler en cartel. Mais ce que je dirais de l'expérience provençale — je ne sais pas si tu seras d'accord Jacqueline — c'était que par cette histoire du cartel organisateur, il y avait une espèce de lien, que je trouvais à un moment trop fort entre le cartel et le séminaire : c'était le cartel pour le séminaire, en gros.

Jacqueline Mathieu : C'est vrai qu'à un moment donné, au lieu de renvoyer les gens du cartel qui voulaient intervenir à leur cartel d'origine... Qu'il y ait une critique, qu'il y ait une lecture, pourquoi pas, bien sûr, seulement c'était devenu vraiment quelque chose de lourd.

Jean François : Le cartel organisateur, c'était une spécificité, on va dire, provençale et languedocienne (*rires*), le mode d'organisation en Provence et en Languedoc d'une certaine administration des cartels. À un moment ça m'a sauté aux yeux et j'ai dit : admettons que j'ai appris à travailler comme ça, que je dois beaucoup à ça, parce que j'ai beaucoup lu et travaillé. Et puis à un moment il a fallu que je me mette en deçà de ça, que je laisse un peu de place vide, que je trouve d'autres formes de travail, que les cartels aient une autre liberté, tu as employé le mot de liberté.

Christian Centner : Le cartel dont on nous a parlé aujourd'hui, aurait-il été possible ?

X : Non ! Sûrement pas !

Annie Staricky : De la même façon que par exemple, le Plus-un, au bout d'un moment était confronté avec le sujet supposé savoir, il y avait ça aussi.

X : Mais c'était des Plus-uns musclés ! (*rires*)

Jean François : On a même entendu des idioties : pour éviter de prendre des Plus-uns du côté savoir, et bien on prend des Plus-uns qui sont sûrs supposés ne rien savoir. (*rires*)

Frédérique Ghozlan : Sur la question de la contrainte et de la liberté, tu disais qu'effectivement le fait de ne plus faire partie d'un secrétariat aurait un effet, et la question d'un effet de liberté. Il y avait une espèce de conclusion peut-être rapide, peut-être logique, et je me disais effectivement, peut-être que ça pose la question du désir, mais peut-être la contrainte d'une École, dans une École, de quelle nature est-elle ? Et du coup, ça fait interprétation pour quelque chose qui s'est déclaré pour nous comme groupe de travail, et pas sur le même mode que dans un cartel. C'est vraiment la lecture de l'acte analytique. Et je me suis dit : qu'est-ce qui vient là comme espèce de liberté qu'on a cru avoir en se déclarant comme groupe ? Voilà. Je crois qu'aujourd'hui il y a un temps de relecture comme ça.

Florence Chevrant : C'est l'histoire du passager clandestin dont tu parles dans ton texte ?

Vincent Bourseul : Oui, je ne sais pas qui c'est, ou ce que c'est, mais... ça me fait penser que par rapport au travail du secrétariat, sur l'offre, à chaque fois que quelqu'un peut être interrogé sur : est-ce que vous n'auriez pas un petit bout de quelque chose à dire ? Est-ce que ça ne vous ferait pas du bien, là, en ce moment, de faire un exposé ? et que les gens disent, par exemple : ce n'est pas le moment, finalement, ce sont aussi des espèces de refus, ou de non, ainsi qu'on les a rencontrés par rapport à notre Plus-un. Et c'est vrai que du secrétariat ce qui est compliqué, parce que le secrétariat n'est pas un cartel, c'est de donner aussi sa chance à ces espèces de non, en se disant : si moi je continue à y croire depuis le secrétariat, depuis l'École, il se pourrait bien qu'en ayant dit non, le cartel en question qui ne veut pas pour le moment parler finisse par se décider. Mais comme si tout reposait sur la manière d'avoir posé la question, et aussi de recevoir la réponse négative, en ne la prenant finalement pas pour ce qu'elle a l'air d'être. C'est une réponse à un moment donné. Parce que ce qui est compliqué, c'est que ce sont des moments de contact sur le travail, qui sont assez rares, comme quand on a mis à jour le Répertoire. Ce n'est pas toutes les semaines qu'on décroche le téléphone pour appeler les gens des cartels pour demander « alors, vous en êtes où ? ».

Comment formuler ces questions-là ? Est-ce qu'on appelle les gens ? Comment prend-on des nouvelles d'un cartel, pour ne pas être intrusif, en sachant que si on le fait depuis le secrétariat c'est forcément une question qui vient de l'École, qu'on amène à quelqu'un dans un cartel. Alors, que ce soit non, ou que l'on se fasse éventuellement rabrouer un peu, dans tous les cas, c'est comment organiser de donner sa chance à ces espèces de refus. Ça, je trouve ça difficile. Et c'est ce

qui m'a un peu encouragé à me dire : « Vas-y, toi, fais-le pour voir et peut-être que cela sera plus clair après ». Comment encourager à franchir ? Parce que d'une manière peut-être imaginaire, et là peut-être que la question du groupe y est plus présente, il y avait l'idée de : « mais qu'est-ce qu'on va se prendre, comme retour ? », à avancer sur des questions où on va témoigner qu'on a décidé de franchir quelque chose. Et évidemment que — même si ce n'est pas que ça derrière — quand des gens disent : « ce n'est pas le moment, je préfère attendre un peu », il y a une dimension qui fait que cette réponse est juste, et il faut lui donner sa chance. Et en même temps, je l'entends toujours aussi sur : non, il faut que quelque chose de l'École — je ne sais pas si c'est du désir de l'école — pousse le truc du côté de : « bon, alors on en reparle bientôt quand même », pour essayer de tirer des bouts de fil comme ça...

Jeanne Drevet : Pour avoir été l'objet d'un appel de ce genre, je trouve que c'est là qu'on entend soit du désir, soit de l'injonction, et ce n'est pas pareil. Moi j'ai entendu du désir. Et qui a évidemment produit du désir. Ça change les choses. C'est pour ça que je parle du désir d'école.

Florence Chevrant : C'est l'articulation association-École, c'est le fait que chacun de nous soit aux prises avec ça, ou contrainte ou désir, et que ... comment porter du côté du désir ?

Fanny Emilie Jeandel : Sur l'articulation École et association, je me souviens d'un texte de Christian Centner dans les *Carnets*, sur la logique sphérique ou a-sphérique, comment ça s'articulait sur les deux temporalités, qui ne sont pas les mêmes, justement. Ce qu'on constatait, c'est que, que ce soit au Collège de la passe ou alors ici, c'est quand même l'émergence d'une place vide qui permet que le désir vienne se mettre en route. C'est ce qui s'est passé, dans le choix des deux places vides. C'est ce qui s'est passé, quand il y a eu la réunion du Collège de la passe où il n'y a pas eu d'intervention, la parole a pu circuler. Et quand vous faites l'offre d'un lieu pour pouvoir parler, on y va ou on n'y va pas, mais on sait qu'il y a ce lieu-là, et que du coup on peut venir s'inscrire. Et que tout ne soit pas bordé par un calendrier du côté de la logique de l'association, où il faudrait remplir parce qu'il y a telle date. Ce n'est quand même pas la même chose que de mettre en route le désir, parce que ça reste là, comme une possibilité de pouvoir inscrire son travail dans l'École. Après, en effet, est-ce qu'il y a du désir d'école — pour reprendre ce terme là — mais ça vient lier les choses dans ces deux temps.

Florence Chevrant : On pourrait fonctionner autrement et dire : on attend que quelqu'un, un cartel, souhaite intervenir et alors on prend date, mais non, c'est pas comme ça, on inscrit des dates d'abord.

Fanny Emilie Jeandel : C'est l'offre qui... et puis les numéros de téléphone que vous avez donnés, ça fait trace, c'est quelque chose qui vient comme possibilité.

Vincent Bourseul : Cela me donne l'impression maintenant qu'il faut, depuis le secrétariat, tenter de se tenir à la place — quand on fait l'offre à quelqu'un de prendre la parole — où l'on propose qu'il y ait cette ouverture. De s'adresser aux autres membres, mais de faire l'effort de s'y tenir déjà, nous, quand on fait cette proposition d'intervenir. De ne pas pousser derrière, mais de plutôt essayer d'organiser les choses pour que ce soit un laisser venir à. Parce que ce que ça paraît ce qui est le plus aidant pour se mettre à écrire une présentation avant d'aller l'exposer ; c'est plus simple d'imaginer qu'on va y être bien accueilli. Non pas dans le sens de savoir si les retours seront agréables ou désagréables, c'est bien égal, mais que l'École est intéressée de recevoir ce qui va y être amené là. En étant au secrétariat, c'est facile de se dire : je vais bien m'accueillir (*rires*) ; il y a quelque chose qui court-circuite un peu, c'est plus simple. C'est finalement beaucoup plus facile, ça fait la moitié du travail.

Fanny Emilie Jeandel : Ça vient montrer quelque chose aussi de ce parcours-là que vous avez, ça peut donner envie.

Vincent Bourseul : Oui, et aussi comment on peut le penser pour le faire fonctionner pour la suite.

Jean François : Toujours par rapport à cette question désir / injonction, c'est sans doute évident, mais ce qui me venait, c'était que c'est une offre que fait l'École, alors que l'injonction serait du côté d'une demande. Avec l'offre, on maintient une question, une possibilité de parler, qui répète ce lieu, ce temps, cette offre. Et comme l'a dit Jeanne, on reçoit un appel, au début ce n'est surtout pas le moment — nous ça nous a pris 6 mois, 9 mois, un an — et puis après ça chemine.

Vincent Bourseul : Peut-être que je me trompe, mais j'ai l'impression que, sur ce qu'un cartel, ou des gens dans un cartel, pourraient venir dire de ce qu'ils ont eu comme expérience, traînerait l'idée que ce serait forcément comme résultat d'un travail ou production d'un cartel à sa fin. Alors peut-être que c'est vrai, peut-être que ça a été pensé ou écrit comme ça à un certain moment, dont je n'ai pas la connaissance, mais c'est l'effet qu'on peut déduire de la façon dont les personnes répondent quand on fait cette offre ; et dont ça a pu se cheminer aussi quand nous on s'est dit : « on pourrait dire quelque chose de ça », « ah oui, non mais normalement, c'est plus tard qu'un cartel parle », ou quelque chose comme ça. Du coup c'était plutôt incompatible avec l'idée un peu contraire presque que je me faisais de l'École, du côté de ce qu'elle peut vouloir accueillir depuis les cartels ; ce n'est pas forcément des produits finis, ficelés. Parce que c'est comme

ça que je l'ai imaginé en me disant : non, on avance avec les questions. Mais je me suis du coup demandé après, est-ce qu'il n'y a pas cette idée-là qui est un peu suspendue et qui est présente dans la tête de pas mal de monde, à se dire : il faut que ce soit un produit.

Florence Chevrant : Il y a ça, et puis il me semble qu'il y a sans doute la difficulté, ou en tout cas cet aspect du travail, qui est — tu as dit — la vie du cartel, l'expérience du cartel. Et ça, c'est peut-être pas très fréquent que ça se passe, et c'est peut-être le plus difficile. Et ce que Jeanne avait présenté était dans cette lignée-là, et ce que Cécile Drouet a présenté à Bordeaux aussi. C'était tenter de témoigner de l'expérience. C'est une autre dimension, et ce n'est pas évident à attraper.

Vincent Bourseul : Oui, c'est peut-être plus en prise directement avec ce qui se passe dans le cartel. L'idée d'un produit fini, entre guillemets, qui pourrait arriver encore plus à un moment de clôture du cartel, ferait l'effet d'avoir moins d'incidence ou d'effet sur le cartel, dans sa vie et dans son fonctionnement. Comme si c'était moins dangereux ou moins délicat de présenter ou de s'exprimer simplement quand les choses seraient moins en cours. Ça, j'y ai pensé, enfin j'ai repensé à ça à propos de ce qui a été évoqué hier sur les cartels dissous, où les personnes se rassemblaient après le moment de la dissolution sur une question, et que quand bien même on aurait eu fini... Enfin c'est étrange parce que pour le moment, je me suis plutôt dit : quand il sera terminé, je n'aurai pas du tout envie d'en dire quelque chose. Enfin je n'aurai plus envie de dire quelque chose sur le cartel, j'aurai peut-être envie de dire quelque chose sur quelque chose que j'aurai appris du côté d'un concept, ou de quelque chose que j'aurai envie de manier à partir de l'expérience et de la théorie, mais qui ne serait pas de la parole sur le cartel en marche.

Christian Centner : En vous entendant, j'ai tout de même l'impression de percevoir quelque chose qui comporte un achèvement. Je pourrais difficilement dire exactement de quoi il s'agit, mais sur cette question du Plus-un, il me semble que vous avez dit un certain nombre de choses qui pour moi représentent un certain produit, ou un certain achèvement : est-ce que ce Plus-un on le cherche, est-ce qu'on le choisit, est-ce que ça relève de l'acte, est-ce qu'il est là de toute façon, ou est-ce qu'on le fabrique aussi : pour moi, ces choses-là ont avancé.

Vincent Bourseul : J'avais cette question à un moment, de savoir si je me méfiais qu'une prise de parole puisse être une manière indirecte d'aller chercher auprès de l'École une authentification du cartel, qui pourrait se trouver labellisé cartel à condition que ce qui serait présenté passe bien, et pas trop mal. À un moment, ça m'a traversé l'esprit, forcément. Et finalement, par rapport à l'offre

que l'École peut faire aux cartels, je me disais que ce qui est drôlement intéressant, là, pour moi, c'est que l'École n'a pas, évidemment, à faire ça — enfin, je ne vois pas ce que ça pourrait produire d'intéressant — mais est parfaitement un lieu qui peut entendre quelque chose qui est en marche, sans qu'on ait finalement... Parce que dans le texte, à un moment donné, je dis qu'on chercherait peut-être à ce qu'il y ait comme une chute ou une transformation de cette question. Et que, de prendre la parole là-dessus, c'est non pas de proposer à vérification ce qui a fonctionné ou pas, mais que si... — ce n'est pas très clair encore — si le cartel est bien en marche, alors d'en dire quelque chose doit nous faire l'effet d'être en marche aussi pour les autres membres de l'École, sur ces questions-là. C'est plutôt ça. C'est que, si finalement ça ouvre discussion et que discussion il y a, pour se tenir très loin d'un accord ou d'un désaccord sur, c'est quelque chose qui est parfaitement utile à ce qui va suivre pour notre cartel. Non pas d'avoir été validé, mais d'avoir été entendu à un moment de son fonctionnement, et sans présager de la suite à donner.

Jean François : Je crois que la question, cette idée... Enfin ce n'est jamais le moment de parler ou d'écrire, ce n'est jamais le moment du désir, pour simplifier un petit peu. Je me demandais si ça n'est pas, d'une certaine manière, accolé à la question de la parole et de l'écrit, et du texte. C'est-à-dire qu'il y a une espèce de forme qui viendrait au bon moment — alors là ça ne serait pas l'a priori, la forme — il y a une espèce d'idée que ce n'est pas le moment, qu'il faut attendre que ce soit suffisamment élaboré, et que ça, ça fera l'objet d'une intervention, et que ça donnera lieu à un écrit. Il y a un télescopage, me semble-t-il, je pensais ça en écoutant, que si on a tant de mal à parler quand ce n'est pas le moment, c'est-à-dire quand c'est en cours, quand il y a des questions, c'est qu'il y a une perte, dans la parole, que d'une certaine manière il n'y a pas dans l'écrit qui est bouclé, et qui prend du temps. Alors ça, ça s'est passé à certains moments — mais je n'ai plus le souvenir, peut-être que d'autres l'ont — au début de l'École, il y a eu plusieurs relances, je crois que c'est Françoise Samson qui s'en occupait : à un moment dans ce qui s'appelait le courrier, qui se lançait, il y avait quelque chose comme des formulations de question, questions en cours, mais on n'a jamais vraiment réussi à le faire tenir, ça. Alors, est-ce que ce n'est pas possible, enfin il me semble que c'est ce qui est l'objet d'organiser des temps, de proposer des temps de parole comme ça, qui font un peu pièce à la tentation ou à la tentative du produit fini, du résultat, et puis qui va aussi paraître dans les *Carnets* — qui sont très bien, il faut qu'il y ait ça. Enfin voilà, ce n'est peut-être pas très clair, mais il me semble qu'il y a un temps de télescopage ou de désintringement entre les moments de parole et les moments d'écrit. Et que ce ne sont pas les mêmes temps, et qu'il faut se débrouiller avec ça. Et que les cartellisans, je crois, dans un cartel, font l'épreuve de ça.

Vincent Bourseul : Le texte a été aidant, enfin aidant pour certaines choses, mais au moins pour ça : c'est de distinguer le temps de comprendre et le moment de conclure. L'un est dit « temps », et l'autre est dit « moment ». Et l'offre du secrétariat me paraît plus être un temps. Enfin je l'ai pris davantage du côté du temps, du temps pour comprendre, ou temps de possibilité, ou temps de suspension. Parce que ça a un effet de temps de suspension, par contre, pour le cartel. C'est que, depuis la dernière fois qu'on s'est vu en attendant la prochaine, on est arrêté, parce qu'on sait que quelque chose se dit entretemps etc. Mais que le moment de conclure, ce n'est pas forcément ça qu'on offre quand on offre quelque chose aux cartels dans l'École. On ne propose pas forcément aux gens de venir apporter la dernière pierre à je ne sais pas quoi, ça peut être complètement un temps intermédiaire, vaguement élaboré, à mi-chemin.

Florence Chevrant : Ce qu'on t'a renvoyé, c'est que quand même, il y avait de l'élaboration.

Vincent Bourseul : Il y a des bouts, il y a forcément des bouts qui se promènent, oui.

Sylvie Svetoslavsky : Pour autant, est-ce que le temps d'écrire n'est pas un temps de castration ?

Jean François : Je dirais que dans la parole il y a plus effet de... il y a de la perte, il faut vraiment être dans la perte quand on parle. L'écrit c'est plus compliqué, c'est s'affronter à du réel, il y a un réel de l'écrit.

Bertrand François Gérard : Ce que vous avez évoqué, du côté des cartels, c'est-à-dire ce temps de suspension à l'intérieur du cartel, est aussi un temps d'élaboration, je veux dire une élaboration qui ne se veut pas conclusive. C'est une élaboration qui fait rebond du travail.